



Aethiopica 21 (2018)

International Journal of Ethiopian and
Eritrean Studies

VALENTINA CALZOLARI, Université de Genève

Review

BORIS ADJEMIAN, *La fanfare du négus: Les Arméniens en Éthiopie (XIX^e–XX^e siècles)*

Aethiopica 21 (2018), 257–262

ISSN: 1430-1938

Edited in the Asien-Afrika-Institut
Hiob-Ludolf-Zentrum für Äthiopistik
der Universität Hamburg
Abteilung für Afrikanistik und Äthiopistik

by Alessandro Bausi

in cooperation with

Bairu Tafla, Ulrich Braukämper †, Ludwig Gerhardt,
Hilke Meyer-Bahlburg, and Siegbert Uhlig

is largely dedicated to this interwoven analysis of cultural and political dimensions. The result is a stimulating outline of Ethiopian intellectual history. New research on the intellectual history of Ethiopia at the crucial moment of encounter with the ‘West’ will find interesting clues here, shedding light on themes such as the behaviour of the Ethiopians/Eritreans towards the Italian colonial power, and on the impact of colonization on the intellectual and political role of Ethiopia in the world, among others.

Nicola Camilleri, Università di Pavia

BORIS ADJEMIAN, *La fanfare du négus: Les Arméniens en Éthiopie (XIX^e–XX^e siècles)*, En temps & lieux, 47 (Paris: Éditions de l’École des hautes études en sciences sociales, 2013). 351 pp., index, 3 maps, 30 figs. Price: €26.00. ISBN: 978-2-713-22415-7.

Après une Préface de Gérard Noiriel (pp. 13–15) et une Introduction de l’auteur (pp. 17–25), ce volume est constitué de neuf chapitres organisés en trois parties: la première partie porte sur la ‘Genèse d’une tradition politique éthiopienne. Essai d’histoire régressive’ (pp. 27–98, Chapitres I–III); la deuxième sur ‘L’amitié des rois. La logique en action d’une autobiographie collective’ (pp. 99–230, Chapitres IV–VI, précédés par un ‘Prélude à l’histoire d’une mémoire collective’); la troisième sur ‘La sédimentation de l’insaisissable. Configuration et usages d’un espace de l’entre-deux’ (pp. 231–295, Chapitres VII–IX); aux pp. 297–300 se trouve une brève Conclusion.

La première partie du titre du volume renvoie à un événement particulier qui a uni l’histoire des Arméniens à l’histoire éthiopienne en 1924, à savoir la création de la première fanfare nationale éthiopienne, formée de quarante orphelins arméniens que le *Ras* Täfäri avait fait venir, à cette fin, de Jérusalem. À cette époque, l’Éthiopie entre dans le concert des nations avec son admission à la Société des Nations et, comme l’écrit l’auteur, veut ‘montrer qu’[elle] fait désormais partie du monde moderne et civilisé’ (p. 33). L’armée et la musique ‘concourent à la mise en scène du pouvoir’ (p. 32) du *Ras* Täfäri (régent depuis 1916 et empereur, sous le nom de Ḥaylā Śəllase I, depuis 1930, en succédant à Mənilək II), qui veut donner l’image d’un État indépendant et d’un pays entré dans la modernité, entre autres par l’introduction d’éléments visibles aux yeux des Occidentaux en visite, tels qu’une musique et une fanfare nationales. Cette ‘métamorphose de l’image de l’Empire d’Éthiopie sur la scène internationale’ servait le programme des dirigeants qui visaient à ‘mieux affirmer leur souveraineté au milieu d’une Afrique sous domination coloniale’ (p. 29).

Les Arméniens, quant à eux, sont un peuple décimé par le génocide de 1915 et, depuis les années 1920, sont entrés dans ce que les livres d'histoire appellent la 'grande diaspora'. Une importante communauté se trouve à Jérusalem, où les premières traces d'une présence arménienne remontent à une époque fort ancienne. Après le génocide, de nombreux orphelins rescapés ont été accueillis par le Patriarcat arménien de cette ville, dirigé par Yéghishé Tourian. En tournée diplomatique, soucieux de montrer son orthodoxie religieuse aux adversaires politiques qui le soupçonnaient de s'être éloigné de l'Église éthiopienne pour se convertir à la religion catholique, Täfäri ne manque pas de faire un pèlerinage sur les lieux saints de Jérusalem. À la même occasion, il rend visite au Patriarcat arménien, où il rencontre les quarante orphelins qui allaient former la fanfare nationale. C'est à leur directeur, Kevork Nalbandian, que l'Éthiopie doit son premier hymne national, resté en vigueur jusqu'en 1974 (Chapitre I).

Une visite du *ras* chez le patriarche arménien n'est pas surprenante. Comme l'explique et le documente le Chapitre II, les rapports entre les deux communautés et les deux Églises, éthiopienne et arménienne, à Jérusalem étaient intenses depuis des siècles. Depuis le début du XVI^e siècle, le Patriarcat arménien avait commencé à exercer son patronage sur les moines éthiopiens, dont l'Église avait été affaiblie par les raids ottomans dans leur pays; encore en 1948, les moines éthiopiens étaient autorisés à venir célébrer la Pentecôte dans la cours de l'église arménienne du Saint-Sauveur, alors que les Syriaques et les Coptes n'y étaient pas admis (p. 47). Les liens entre ces deux Églises nationales s'expliquent par les affinités dogmatiques et les positions de la politique ecclésiastique qu'elles ont suivies depuis l'Antiquité tardive; toutes deux font partie des Églises dites 'miaphysites' pour ne pas avoir accepté les positions 'duophysites' établies par le Concile de Chalcédoine, en 451; toutes deux se caractérisent en outre par le refus d'entrer dans le giron de l'Église de Rome, surtout à l'époque de l'activité des missionnaires latins. À l'âge moderne, les Arméniens étaient, aux yeux des Éthiopiens, moins 'suspects' que les *färäng* ('étrangers'), autrement dit les Occidentaux. Au XVII^e siècle, en effet, époque où l'activité des missionnaires catholiques devient plus importante, alors que les jésuites sont expulsés d'Éthiopie (1632) et que les Européens sont interdits d'entrer dans le royaume, les Arméniens, comme les Grecs, y sont au contraire admis. Ce sont ainsi les récits arméniens (par exemple le récit de l'Évêque Hovhannès Tutundji) qui remplacent le silence des récits des voyageurs européens, si prolifiques et richement documentés par exemple à propos de l'Inde ou de la Perse. Ces voyageurs arméniens sont souvent des commerçants: c'est le cas du marchand de pierres précieuses Hovhannès Thovmadjian, qui fut engagé comme trésorier par l'impératrice éthiopienne Məntəwwab à Gondär en

1764–1766. Parmi les Arméniens qui occupèrent des positions de relief à la cours éthiopienne, on peut rappeler encore Khodja Murad, un interprète polyglotte qui fonctionna comme émissaire et agent commercial en Orient pour le compte de trois empereurs éthiopiens successifs, au XVII^e siècle.

L'histoire de la fanfare arménienne est un épisode symbolique de l'histoire des rapports entre Arméniens et Ethiopiens aux XIX^e–XX^e siècles, que l'auteur dresse en focalisant une attention particulière à l'histoire de la migration arménienne en Éthiopie à partir de la fin du XIX^e. Pour ce faire, il convoque et il met en discussion, avec pertinence, des méthodologies différentes, issues de l'histoire, la sociologie, l'anthropologie; il emprunte et montre les limites de modèles théoriques tels que celui de 'diaspora marchande' ou de 'minorité intermédiaire', souvent utilisés pour parler de la présence arménienne en Éthiopie; il s'agit de modèles et concepts qui sous-entendent, comme Adjémian l'explique, une 'non-participation [des Arméniens] aux affaires politiques de leur pays de résidence, voire leur apolitisme' (p. 65). Adjémian annonce, dès le début du chapitre, 'une déconstruction du regard habituellement porté sur les Arméniens, dans les sources européennes de l'historiographie de l'Éthiopie' (ibid.). C'est à cette entreprise, réussie, que s'attache le volume dans son ensemble, en repoussant les stéréotypes par lesquels l'historiographie traditionnelle approche non seulement les Arméniens, mais aussi les Grecs et les Syriens, et qui font partie des clichés péjoratifs qui entourent la figure des 'Levantins'. Ces clichés ont été nourris par les récits des voyageurs de l'époque moderne, jusqu'aux années 1830–1850 (p. 22), qui présentent les Arméniens comme une couche sociale prête à accepter les conditions de vie les plus mesquines. Or, l'enquête menée par Boris Adjémian parvient à mettre en évidence une nouvelle vision de la migration arménienne; l'auteur s'interroge non seulement sur les conditions de l'intégration des Arméniens en Éthiopie mais aussi sur le discours qui a été construit et transmis au sujet de cette intégration, dans le milieu éthiopien et arménien à la fois.

L'auteur montre que les Arméniens sont parvenus à occuper des places importantes dans la construction de l'État éthiopien, à laquelle ils ont participé avec les rôles les plus disparates: fournisseurs d'armes (comme les frères Terzian) ou photographes officiels (comme Bedros Boyadjian), sans oublier les artisans, les techniciens et, en général, les nombreux serviteurs employés au palais royal (*gabbî*).

Dans ce contexte, l'auteur montre quelques aspects fondamentaux de l'attitude des souverains éthiopiens face aux étrangers, Arméniens et Occidentaux, dans le cadre de leur politique de construction de l'État-nation. Dans le discours des dynastes éthiopiens, les Arméniens sont représentés comme une 'nation fidèle' voire comme une 'minorité préférée'. Pour qualifier ce phénomène, Adjémian utilise le concept de 'nationalisation symbolique'. En con-

trepoint—et c'est l'objet de la deuxième partie du volume, qui commence par la transcription du récit oral d'Avédis Terzian (président du Conseil de la Communauté arménienne, mort en 2000)—l'auteur analyse de nombreuses sources lui permettant d'identifier et de mettre en évidence les éléments principaux du 'Grand Récit' de la présence arménienne en Éthiopie depuis ses origines. Avec un effet totalisant, ce Grand Récit constitue une sorte d' 'autobiographie collective' arménienne (p. 121 et *passim*). Il est construit autour de l'idée fondamentale que les Arméniens auraient fait l'objet privilégié de l' 'amitié des rois' éthiopiens et affirme 'le caractère unique de l'expérience migratoire arménienne en Éthiopie' (p. 101). Transmis d'une génération à l'autre, ce Grand Récit insiste aussi sur le rôle d'un 'panthéon de héros arméniens' fondateurs (Boghos Markarian, Dikran Ebeyan, Sarkis Terzian), qui auraient eu un rapport presque d'égal à égal avec les premiers rois et qui auraient favorisé l'immigration arménienne en Éthiopie. C'est avec une analyse subtile que Boris Adjémian identifie les modalités de construction de cette 'autobiographie collective'—entre éléments objectifs et éléments idéalisés—et de son ancrage dans la mémoire de la communauté arménienne d'Éthiopie. Il souligne notamment les liens avec l'espace social dans lequel elle s'inscrit et du rôle qu'elle a joué dans le processus de sédentarisation des Arméniens, 'en contribuant à légitimer [comme l'écrit Noiriel dans la Préface] l'enracinement du groupe au sein du pays d'accueil' (p. 13). L'auteur montre encore, avec justesse, qu'à la différence d'autres communautés arméniennes en diaspora, ce Grand Récit contribue à créer et à fortifier une 'mémoire d'hôte' (ou 'mémoire sédentaire') plutôt qu'une 'mémoire d'exil', ou 'de bannis' (pp. 185–188). Le discours des Arméniens d'Éthiopie ne se focalise pas sur la rupture et la perte traumatique du *fatherland* ('la terre des ancêtres'), mais plutôt sur le *hostland*, l'Éthiopie elle-même, présentée comme une terre d'accueil, autrement dit comme un *homeland* possible, où l'on peut imaginer et envisager la possibilité d'un nouveau départ (p. 183 et *passim*). Au cœur du nouveau 'sentiment national d'appartenance' ne se situe donc pas le génocide de 1915 en tant qu' 'événement traumatique et fondateur et indépassable' (p. 186), mais l'épopée de l'arrivée du triptyque de héros dans le nouveau *homeland*, à l'âge d'or des relations entre les deux peuples, qui ont permis ce nouveau départ. Le concept même de 'sentiment d'appartenance' (associé, par exemple, à des éléments identitaires tels que la langue ou l'héritage culturel communs) est inapproprié selon l'auteur, qui préfère 'penser la présence arménienne en Éthiopie en termes d'espace social, plutôt que d'identités' (p. 299) et qui montre que le concept d'hybridité est un dispositif plus adéquat pour représenter la spécificité arménienne en Éthiopie.

Dans le dernier chapitre de la deuxième partie, l'auteur revient sur l'épisode de la fanfare du *nəguś*, en montrant comment l'histoire des quarante orphelins

(les *arba lağočč yä armän muziqäñnočč*, ‘les quarante enfants musiciens arméniens’, en amharique) est représentative à la fois du discours éthiopien sur la charité chrétienne du *ras* (entre réalité et propagande) et du discours des Arméniens sur le traitement d’exception qui leur aurait été réservé. L’‘adoption’ des quarante orphelins rescapés devient l’image même de l’adoption et de la protection des Arméniens par les rois éthiopiens; l’image de l’Éthiopie comme patrie de remplacement en ressort fortifiée.

Réelle patrie de substitution ou simple illusion dépourvue de tout fondement? La troisième partie du livre nous offre une interprétation intéressante et convaincante de la sédentarisation de la communauté arménienne d’Éthiopie, qu’on peut placer, selon l’auteur, dans l’espace de ‘l’entre deux’, à savoir dans un ‘espace interstitiel’ à mi-chemin du national et de l’étranger (pp. 298–299 et *passim*); il s’agit d’une interprétation qui montre, dans le cas étudié, les limites des catégories traditionnelles de l’altérité.

En conclusion, c’est avec un questionnement nouveau que Boris Adjémian reconstruit, d’une façon convaincante et une grande clarté, l’histoire de la migration arménienne en Éthiopie, en offrant une étude susceptible de fournir des schémas d’interprétation et des paradigmes utiles pour aborder d’autres cas. Ce livre s’adresse ainsi non seulement aux lecteurs intéressés à l’histoire des Arméniens et/ou de l’Éthiopie, mais également, pour ses questionnements méthodologiques et théoriques originaux, à tous ceux qui sont intéressés à l’histoire des migrations et des diasporas, à l’histoire sociale, à l’étude de la mémoire et de l’identité.

Remarquons que, pour mener à bien son enquête, Adjémian a moissonné et étudié une riche base documentaire, constituée à la fois de sources écrites et de sources orales—recueillies personnellement grâce à une patiente recherche de terrain—auxquelles s’ajoute un intéressant répertoire de photographies. Le volume se termine par une riche bibliographie (pp. 314–328), précédée des références à une grande quantité de documents non publiés (pp. 310–314): sources orales, épigraphiques et photographiques; manuscrits; documents conservés dans des archives privées (Communauté arménienne d’Éthiopie, Union Générale Arménienne de Bienfaisance de Paris) ou dans des archives diplomatiques et gouvernementales, en France (Ministère des Affaires Étrangères), au Royaume-Uni (Public Record Office et Foreign Office, maintenant National Archives) et en Italie (Archivio Storico del Ministero dell’Africa Italiana); articles de presse; courts-métrages. À la fin du livre (pp. 329–348) se trouvent des index détaillés (‘Index des lieux’, ‘Index des noms’, ‘Index des notions’). Le volume est enrichi d’un précieux ‘Glossaire’ (pp. 305–307) et d’une ‘Chronologie sommaire’ de l’histoire d’Éthiopie à partir du IV^e siècle jusqu’à 1993, date de l’indépendance de l’Érythrée (pp. 301–303), où les événements concernant l’histoire éthiopienne sont mis en miroir avec les événements du ‘reste du

Reviews

monde'. À signaler également la présence de trois cartes (pp. 10–12) et de trente reproductions photographiques (sur papier glacé) à ce jour inédites (entre p. 64 et p. 65).

Valentina Calzolari, Université de Genève

WOLBERT G. C. SMIDT and SOPHIA THUBAUVILLE, eds, *Cultural Research in Northeastern Africa: German Histories and Stories*, Extra issue of *Ityopis*, 1 (Frankfurt am Main: Frobenius-Institut, Addis Ababa: Goethe-Institut, Mekelle: Mekelle University, 2015). xii, 253 pp. Price: no price indicated. ISBN: 978-3-9806506-7-0.

The publication under review is a study of how North East Africa is seen by, and presented in, the history of knowledge of German-speaking countries over several centuries. In fact, according to the Introduction, German–Ethiopian relations seem to be an ‘inexhaustible subject matter’ (p. 1). The book’s main focus is a cultural investigation into the players and institutions that were involved (and, in some cases, still are) in gathering such knowledge. Special interest is paid to social anthropology and its precursors. In November 2014, the symposium *Cultural Research from Germanophone Countries in Northeastern Africa: Stories and Histories* was held at the Goethe-Institut in Addis Abäba. The collaboration between the Goethe-Institut, Mekelle University and the Frobenius-Institut of Frankfurt am Main made the publication of the symposium’s findings possible. It comes in a line of studies testifying to the high degree of interest on the part of German-speaking countries towards the Horn of Africa, as well as to the conflicts of interest between Europe and Africa. The editors, Wolbert G. C. Smidt and Sophia Thubauville, aim to enrich this field of study with new information and research findings, taking into account—and this is a very valuable aspect of the approach underlying the publication—the fact that research history is not the history of ‘Western’ researchers dealing with foreign and exotic regions: rather, it ‘has to be understood as an interaction of many personalities, and certainly not as the history of officially recognized academic researchers coming from outside’ (p. xi).

Following the Introduction by Wolbert G. C. Smidt—which summarizes Ethiopian–German relations from medieval legends until today—this special issue of *Ityopis*, the academic journal of Mekelle University, offers nineteen short contributions and the translation of three unedited texts: the first was written by *Abba* Gorgoryos in about 1652 and concerns the Ethiopian Orthodox Church; the others are letters written by two Oromo, Ochuu